

En
accès
libre

**LE VIRUS
DE LA RECHERCHE**

STÉPHANE GAL

**LA PESTE, LE COVID
ET L'ENTRE-DEUX DE LA CONTAGION**

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec [The Conversation](#) et l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil, en télétravail, pendant la période de confinement.

ISBN 978-2-7061-4862-0 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4863-7 (*e-book ePub*)

© PUG, mai 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, les PUG ont proposé à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'**ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise du Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

Nous avons demandé aux auteurs de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs car l'urgence nous oblige sur cette voie. Les chercheurs sont des gens passionnés. Leur *virus de la recherche* formate leurs réflexions sur la marche du monde et il nous semble que la crise du Covid-19 favorise aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche », coordonnée par Alain Faure (CNRS, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts, en libre accès, en téléchargement sur le site des PUG, dans leur réseau de diffusion, et chez tous les libraires en ligne.

Face à la crise, les PUG choisissent de faire preuve d'esprit coopératif, de réactivité et d'agilité et proposent ainsi à leurs lecteurs de garder les neurones en action dans l'effervescence des réflexions et du débat scientifique.

Bonne lecture à tous!

Qui aurait pu croire que notre monde arrêterait sa course effrénée aussi brutalement et de manière aussi universelle que ce que ce « Grand Confinement » nous impose aujourd'hui ? Nous renouons curieusement avec les expériences littéraires de Camus et de Giono...

Des voyages immobiles

Je préfère personnellement ne pas choisir entre *La peste* et le choléra du *Hussard sur le toit*, et me tourner résolument vers les œuvres moins ambitieuses, mais tellement plus récréatives en période sombre, du Savoyard Xavier de Maistre, à travers son *Voyage autour de ma chambre* (1795) ou son *Expédition nocturne* (1825). La claustration nourrit l'imagination de manière extraordinaire et si les voitures et les avions s'arrêtent, le voyage, lui, continue !

D'aucuns pourraient aussi voir dans notre « quarantaine », mot désuet que l'on croyait quasi banni de notre quotidien, un retour aux pratiques anciennes de lutte contre les épidémies, nous faisant toucher du doigt, en une forme d'archéologie expérimentale imposée à tous, le vécu des sociétés passées. Nous sommes certes très loin des mentalités et des faibles connaissances médicales qui caractérisaient les sociétés de l'Europe médiévale et moderne, lesquelles, empreintes d'une culture de la catastrophe, devaient faire face à la mort massive.

Aujourd'hui, nous vivons dans une culture du risque qui cherche à comprendre et à anticiper¹. Pourtant, certains points communs persistent et semblent intemporels. La contagion implique des comportements humains propres aux périodes liminales (de *limen*, seuil), tels que la peur, le repli, ou au contraire le courage et le dévouement, qui traversent les siècles. On est même surpris par la désorganisation et l'improvisation générées par une épidémie telle que le Covid-19, qui prend au dépourvu jusqu'à nos États les plus développés, alors que nous pensions vivre dans des sociétés ultra-préservées, à jamais installées dans un fonctionnement confortable et pérenne.

1. François Walter, Pascal Delvaux, Bernardino Fantini (dir.), *Les cultures du risque (XVI^e-XXI^e siècles)*, Genève, Presses d'Histoire Suisse, 2006.

D'une guerre à l'autre

Au xvi^e siècle, la contagion, sous forme de pestes, suettes et autres fièvres aux origines inconnues, était un mal récurrent (quoique de plus en plus fréquent à partir des années 1520 et surtout dans la seconde moitié du siècle) favorisé par les guerres, le déplacement incessant des armées et la mal ou sous-nutrition des populations². On meurt partout et à tous les niveaux de la société.

En 1630, le vieux duc de Savoie Charles-Emmanuel I^{er} est probablement emporté par le mal qui ravage ses États. La seule évocation du mot peste, mal par excellence, faisait trembler, et à juste titre. Les notables fortunés quittaient alors les villes pour leur villégiature de campagne, où l'air était réputé plus sain et moins mortifère.

Bayard, chevalier « sans peur et sans reproche » sur le champ de bataille, déserte Grenoble pour se réfugier à Tullins, à une trentaine de kilomètres de là, devant la menace de la peste qui décime le pays en 1522. Mais il n'en organise pas moins la lutte. Car aujourd'hui comme hier, le combat contre la contagion est bien appréhendé comme une guerre, au cours de laquelle l'ennemi est invisible, mais prend parfois l'apparence de l'autre : le malade, lequel est envisagé comme un danger par les uns, comme un prochain à secourir et à soigner pour les autres.

6
— On va même parfois chercher des boucs émissaires parmi les personnes saines qui, précisément à ce titre, en deviennent suspectes... On sait hélas combien l'antisémitisme, qui fut d'abord un antijudaïsme, doit aux contagions. Celles-ci nourrissaient parfois des accusations d'empoisonnement dont les Juifs étaient l'objet dans les pays de la Chrétienté.

L'infect, c'est les autres !

Plus globalement, ce sont les étrangers, les inconnus ou les individus différents qui sont suspectés. Comme en période de guerre, le lieutenant général de la province est en charge d'organiser la défense, de contrôler les déplacements, de mobiliser les forces humaines et matérielles.

Plus tard, notamment au xviii^e siècle, on établira des barrières sanitaires afin de fermer les frontières, de contrôler les lieux de passage obligés, jusqu'aux cols alpins, comme si les montagnes pouvaient arrêter les épidémies. L'armée,

2. Jean Delumeau et Yves Lequin (dir.), *Les malheurs des temps. Histoire des fléaux et des calamités en France*, Paris, Larousse, 1987.

qui garde les lieux, fouille les bagages, verbalise et tire à vue³. De fait le commerce s'étiole et s'éteint parfois complètement. Plus encore qu'en période de guerre, son déclin est provoqué par l'insécurité, la paralysie des flux induite par l'interdiction ou le boycott des foires et des échanges, ou tout simplement par la mort des protagonistes : marchands, artisans, muletiers, péagers etc.

Comme aujourd'hui, le « confinement » est le recours, bien que le mot renvoie d'abord, à cette époque, à la notion d'emprisonnement et à la peine d'isolement. Les bonnes villes, qui ont la chance d'être ceintes de remparts, sont les premières à se renfermer par un processus de claustration bien établi, qui renvoie aux privilèges et à l'identité même de la cité, façonnée autour d'un entre-soi sécuritaire et rassurant. Elles se protègent de l'autre en fermant leurs portes.

Les extérieurs, étrangers, vagabonds, forains ou nomades, qui pourraient véhiculer le mal, sont autant de menaces. Des gardes et autres chasse-coquins sont postés aux entrées, désormais filtrées, qui repoussent les indésirables à coups de bâton. Les bourgeois et autres transgressifs locaux qui se seraient rendus dans des villes notoirement infectées (Lyon, Romans, Genève, Chambéry, Avignon, en 1522), pour leurs affaires ou même pour une raison sacrée comme un pèlerinage, sont interdits de retour, tout contrevenant étant généralement banni pour quarante jours...

Un purgatoire pour tous

La période n'est pas sans rappeler les quarante ans d'errance des Hébreux lors de l'Exode, le jeûne de Jésus au désert avant sa vie publique et le temps du Carême (du latin *Quadragesima* (*dies*), quarantième jour avant Pâques)...

Des règlements sont pris par les gouverneurs : ils interdisent les réunions (qui se tiennent quand même...) et les inhumations *intra muros*; ils condamnent les maisons infectées, enferment les malades, brûlent leurs vêtements. On prescrit aux habitants de nettoyer le devant des habitations et les rues, pensant que les émanations des immondices favorisent la maladie...

On procède notamment à des fumigations de gerbes de genièvre, que l'on brûle chaque soir à travers les rues. On n'en fait pas moins l'aumône de 15 sols à cinq pauvres filles « du bordeau » (le bordel) de Grenoble, en 1522, pour

3. Émilie-Anne Pépy, « Dresser les montagnes contre la peste : la mise en place d'un cordon sanitaire dans le duché d'Aoste au xviii^e siècle », dans Marie-Christine Fourny et Stéphane Gal (dir.), *Montagne et liminalité. Les manifestations alpines de l'entre-deux, xvi^e-xxi^e siècles*, Grenoble, PUG-UGA éditions, 2018, pp. 191-207.

qu'elles restent cloîtrées. Le sexe paraît suspect, tant par la promiscuité qu'il induit que par le commerce immoral qui l'accompagne lorsqu'il s'agit de prostitution. Comme tous les temps inquiétants et culpabilisants, la contagion est aussi une introspection et une purification, par le feu et par l'abstinence, qui ramène à soi et à ses fautes, comme un temps de Carême exceptionnel.

Les cavaliers de l'Apocalypse

La contagion toutefois ne touche pas tout le monde de la même manière. Elle est socialement discriminante. Si d'un côté les notables bourgeois fuient le grand renfermement urbain et ses miasmes, dans les quartiers les plus populaires, où l'entassement est de rigueur, les ravages sont plus importants : à Grenoble, en 1522, 2 rues sur les 13 infectées, les rues Saint-Laurent et surtout Perrières, qui sont aussi les plus peuplées, comptabilisent 38 % des victimes pour 31 maisons sur un total de 87 touchées. Sur le pont, autre point de forte densité, on compte 15 morts pour 8 maisons infectées.

Les professionnels de la santé sont les plus exposés : « l'hospitière » de Saint-Jacques est emportée par le mal, ainsi que sa fille et son gendre. C'est aussi souvent l'occasion de mieux rémunérer les médecins, engagés par les villes, ainsi que de favoriser dons et aumônes supplémentaires en faveur des hôpitaux. Tandis que les médecins, les âmes charitables et certains religieux se dévouent pour tenter de soigner ou d'assister les mourants, on implore saint Sébastien et la Vierge pour qu'ils retiennent le bras du Dieu tout-puissant.

Qui ne songe alors aux cavaliers de l'Apocalypse, dont on recherche les signes avant-coureurs dans toutes les catastrophes du temps ? La contagion est une épreuve totale, aux hommes comme aux institutions, qui renvoie à cette époque à la dimension religieuse des finitudes de l'homme et de l'humanité.

Un passage initiatique ?

Si les aspects religieux ont aujourd'hui nettement reculé dans la manière d'appréhender les catastrophes, il n'en reste pas moins que le temps vécu de la contagion est un « passage » à travers un entre-deux au bout duquel chacun attend une « résurrection ». À ce titre, il reste une épreuve à affronter, de nature physique pour les uns, logistique pour les autres, morale pour tous. Cette épreuve, comme toute liminalité, est censée rendre plus fort, en tant qu'elle est aussi un temps fait pour apprendre, et transformer ceux qui lui survivent en initiés. Reste à savoir ce que nous aurons appris exactement de cette parenthèse extraordinaire que le Covid-19 a ouverte dans notre histoire...

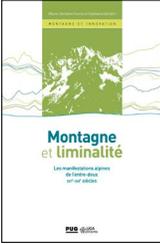
Comme Xavier de Maistre, peut-être pourrions-nous dire, en abordant le « Grand Déconfinement » :

« C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutôt que je vais rentrer dans les fers ! Le joug des affaires va de nouveau peser sur moi ; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait pas oublier l'un et l'autre, et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité ! » (*Voyage autour de ma chambre*, chapitre XLII). ●

L'AUTEUR

Stéphane Gal est historien, enseignant-chercheur à l'Université Grenoble Alpes. Il est auteur et (co)-directeur de plusieurs ouvrages parus aux PUG.

PARUS AUX PUG



Montagne et liminalité. Les manifestations alpines de l'entre-deux, XVI^e-XXI^e siècles, co-dirigé avec Marie-Christine Fourny, une coédition PUG-UGA éditions, collection « Montagne et Innovation », 2018.

[Découvrir l'ouvrage](#)

[Découvrir la collection](#)



Le Siècle des Lesdiguières. Territoires, arts et rayonnement nobiliaire au XVII^e siècle, co-dirigé avec Marianne Clerc, collection « La Pierre & l'Écrit », 2019.

[Découvrir l'ouvrage](#)



Guerre et transgressions. Expériences transgressives en temps de guerre de l'Antiquité au génocide rwandais, co-dirigé avec Laurent Douzou et Sylvène Édouard, collection « La Pierre & l'Écrit », 2017.

[Découvrir l'ouvrage](#)

Et aussi plusieurs autres ouvrages dans la collection «La Pierre & l'Écrit», dont:

- *Protestants en Dauphiné. 500 ans d'histoire (XVI^e-XXI^e siècles)*, co-dirigé avec François Boulet et Olivier Cogne, 2017.
- *Bertrand de Gordes, lieutenant général du roi en Dauphiné. Correspondance reçue (1572)*, co-dirigé avec Mark Greengrass et Thierry Rentet, 2017.

[Découvrir la collection «La Pierre & l'Écrit»](#)

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).